


Vincent Dogna

- Peintre, 51 ans
- Record sur marathon : 3 h 16 min 50 sec
- www.ARTandRUN.com

Vincent Dogna met la course en peinture

**Por
trait**

Peintre et marathonien expérimenté, Vincent Dogna allie ses deux passions à travers des tableaux sur la course à pied. Portrait d'un coureur haut en couleurs.

Texte Mickaël Mussard - Photos Lionel Beylot

Quand Vincent Dogna nous a invité à le retrouver chez lui dans le 12^e arrondissement de Paris, nous nous attendions à visiter l'atelier d'un artiste coupé de toute distraction. Pourtant, c'est dans son salon qu'il nous reçoit. « J'aimerais bien avoir mon atelier mais pour le moment ce n'est pas encore possible », nous explique-t-il. Vincent est peintre. Sa petite particularité : il dédie ses toiles à la course à pied, sa passion dans la vie. « En réalité, j'ai deux passions, la peinture et la course. C'est quand même incroyable de pouvoir allier les deux ! »

« Pour arrêter de fumer »

Vincent Dogna a suivi des études d'art dans sa jeunesse. « J'ai fait l'École des arts appliqués Duperré et suivi des cours aux métiers d'art du Hainaut. »

À cette époque, il ne court absolument pas. Il tente de se faire une place dans la peinture mais sans succès. Il décide donc de devenir graphiste en entreprise.

« À la fin des années 1980, il n'y avait pas d'ordinateur ou peu. On faisait tout à la main. Ce n'était pas vraiment différent de mon travail d'artiste. » C'est en 1992 que Vincent se met à courir. « Je voulais arrêter de fumer. C'est comme ça que j'ai découvert la course à pied. À l'époque, j'étais plutôt baba-cool avec les cheveux longs. Quand j'ai dit à ma famille que je courais, tout le monde m'a regardé avec de grands yeux. » Sa première compétition, c'est grâce à un ami qu'il y participe. « Il m'a dit qu'il m'avait inscrit au Cross du Figaro. Il faisait 6 km. Le jour j, je me suis retrouvé avec des gars comme Alain Mimoun sur la ligne de départ. Je me suis demandé ce que je foutais là. Et puis je me suis lancé et là, non seulement



Les toiles de Vincent Dogna sont exposées dans son appartement qui lui sert également d'atelier.



42.195 et la ligne bleue, deux symboles du marathon sur lequel Dogna s'appuie pour créer.

je n'ai pas fini dernier, mais en plus tout le monde m'applaudissait, alors que je n'étais personne. » La passion est née.

À l'attaque du marathon

« Après le Cross du Figaro, j'ai enchaîné avec un 10-km, puis un 15-km, quelques semi-marathons et enfin mon premier marathon en 1995. » C'est à Paris que Vincent Dogna fait ses débuts sur la distance olympique. « Je réalise 3 h 49 min 52 sec deux années de suite, à la seconde près ! » Puis il décide de s'entraîner, suit les conseils de revues spécialisées, bat son record à Rotterdam de plus de

20 minutes en 1997. « Je travaillais beaucoup à cette époque et je ne voyais pas le jour. La course à pied était mon exutoire et en plus, avec ma femme, ça nous permettait de voyager. Elle n'est pas coureuse, mais elle m'accompagnait partout et on en profitait pour faire les touristes. Je me rappelle d'avoir été à Londres et les trois jours qui précédaient la course, on visitait tous les musées et les monuments. J'avais une petite banane avec mon appareil photo jetable. À la fin de la journée, je n'avais plus de jambes alors que je devais courir le lendemain, mais c'était de belles expériences de vie. »

Des soucis de santé

Vincent Dogna grimpe les échelons dans sa boîte et doit supporter la pression croissante. « J'avais le nez qui saignait en moyenne trois fois par jour ; dans le métro, devant les clients, seul... Je faisais de l'hypertension due au stress du boulot. Un jour, j'ai dû aller à la médecine du travail, ils m'ont de suite arrêté : j'avais 22/16 de tension ! On m'a demandé d'aller voir un cardiologue. Il m'a expliqué que mes saignements de nez avaient été salvateurs. Ils servaient de soupapes avant que ça ne lâche plus haut. » Vincent Dogna se retrouve alors sous bêtabloquants. « Il fallait empêcher le cœur de s'emballer. » Pourtant, il refuse d'arrêter la course. « Pour mes 40 ans, en 2004, ma femme m'avait offert un package marathon d'Athènes. Je ne pouvais pas manquer ça. C'était l'année des JO. On partait de la ville de Marathon pour arriver dans le stade olympique de 1896, à Athènes. C'était non seulement l'histoire du marathon que je pouvais découvrir, mais également l'histoire des Jeux. » Mais sous bêtabloquants, Vincent subit la course. « J'étais obligé de courir normalement puis quand le cœur atteignait sa limite, je devais ralentir avant de repartir. » Il va enchaîner comme ça plusieurs années compliquées jusqu'à une pubalgie qui le force à stopper toute activité en 2006. « Je ne pouvais pas imaginer devoir abandonner la course à pied pendant plusieurs mois. Alors pour me défoncer, je me suis remis à peindre. »

L'heure du changement

Vincent Dogna, obligé de troquer ses runnings pour le pinceau, peint alors ce qui est pour lui son plus beau tableau : La ligne bleue. « C'est un peu



ma Joconde. Comme si toutes ces années d'art réprimé, sans peindre, étaient ressorties d'un coup dans ce tableau. » En 2009, alors qu'il continue la peinture et qu'il reprend progressivement la course à pied, le patron de son entreprise décède. « J'étais l'un des plus anciens de la boîte, on m'a un peu mis au placard et je l'ai très mal vécu. » Ses proches lui suggèrent alors de se lancer pleinement dans son activité de peintre. « Je me suis fait un book et je suis allé voir de nombreux médias en

leur demandant si je pouvais exposer dans leurs locaux. Eurosport, ASO, l'Équipe, je suis allé voir beaucoup de gens. » Ses négociations, son enthousiasme et son culot vont finir par payer. « En mai 2009, j'avais un papier qui sortait sur moi dans une revue spécialisée de course à pied, j'exposais au Musée des Sports, j'avais réussi à être sélectionné au Grand Palais pour l'exposition des Artistes français, ça partait fort. » La notoriété grandissant, Vincent Dogna commence à vendre quelques tableaux.

De temps à autre Vincent Dogna délaisse le pinceau pour des œuvres un peu différentes.

Derrière chaque tableau, des heures de travail d'une extrême précision.



« Vivre sa passion, c'est bien ; vivre de sa passion, c'est très compliqué... »



C'est dans son petit salon du 12^e arrondissement de Paris que Vincent peint.

« Je suis allé sur Internet pour me fixer un prix. Ce n'est pas évident car ça s'apparente presque à de la prostitution... J'ai pris en exemple d'autres artistes amateurs et j'ai fixé une fourchette comprise entre 500 et 1 500 euros pour un tableau. » Son inspiration lui vient directement de la course à pied où il essaye d'immerger le coureur. « Quand on observe bien, il n'y a jamais de visages et bien souvent la vue du tableau représente celle que l'on pourrait avoir en course, en regardant les coureurs de devant ou alors sur le côté. J'aime bien aussi représenter des objets ou une situation qui parle aux coureurs, comme des dossiers, ou les affaires que l'on prépare la veille de la course, etc. »

« À peine un SMIC »

Cela fait désormais dix ans que Vincent Dogna s'est remis à peindre, et sept ans qu'il s'est pleinement lancé dans son activité. Et pourtant, il ne s'en sort pas. « J'ai dû faire 120 expos depuis 2009, sur des salons de course notamment. Ça en fait 20 par an alors qu'un peintre normal n'expose en moyenne que 3 à 4 fois par an. Pourtant, je n'ai vendu au maximum que 9 tableaux en une seule année. À 1000 euros en moyenne le tableau, je vous laisse faire le calcul... J'ai à peine un SMIC pour vivre. Les gens pensent que les affaires tournent puisqu'ils me

voient partout, et pourtant ce n'est pas simple. J'essaie de me faire connaître mais quand je me déplace sur les grands événements européens, c'est souvent à mes propres frais pour un chiffre d'affaires maigre. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est le décalage entre ma notoriété avec les différents reportages dans l'Équipe, La Croix, les reportages TV, etc., et la réalité économique de la chose. »

« Je suis obligé d'aller au bout »

Malgré les difficultés économiques, Vincent Dogna ne souhaite pas abandonner. « Je n'ai pas fait tout ça pour rien, il est trop tard désormais pour faire machine arrière. Je suis sûr que ça va décoller, il ne manque pas grand chose. Des gens comme Stéphane Diagana m'achètent des tableaux et j'ai quelques projets en réserve. » En effet, Vincent propose déjà depuis quelque temps des tirages d'art. « Au prix d'une paire de runnings, vous pouvez avoir le tirage d'art d'un de mes tableaux chez vous. J'ai aussi en projet de relancer l'édition d'un livre que nous avons réalisé avec Pierra Lepidi. Il s'agit d'un récit illustré de la vie d'un marathonien. » Vincent Dogna s'est également diversifié avec la production de produits dérivés comme une broche 42KM195 qui « parle forcément à beaucoup de marathoniens. »

Il collabore aussi avec quelques courses en tant que graphiste. « Le logo des 20-km de Paris, c'est moi ! » S'il a tout construit de ses propres mains, Vincent Dogna sait qu'il va avoir besoin d'aide. « Je ne suis pas commercial. J'ai du mal à me vendre. J'aurais besoin d'un agent mais je n'ai pas les moyens de la rémunérer. Si j'en trouve un qui accepte de travailler au pourcentage, pourquoi pas ! En tous cas, moi, je suis prêt. Abandonner n'est pas une option, ça, c'est certain. » On retrouve bien là la philosophie du marathonnier. ■



Vincent Dogna c'est avant tout un marathonnier accompli.

Le champion Bob Tahri semble ravi de recevoir une des œuvres de Vincent comme trophée !

